octobre 2014 | *n° 22*

Bulletin mensuel Quintes-feuilles

Histoire de la pédopsychiatrie

Le Dr Itard et la sexualité du sauvage de l'Aveyron

Dans le ***BMQ-F*** du mois dernier j'ai eu l'occasion d'expliquer que le Dr Itard, se basant sur les travaux de Locke et de Condillac, s'était appliqué, comme un premier moyen de développer une intelligence atrophiée, à éduquer les cinq sens du sauvage de l'Aveyron — qu'il avait choisi d'appeler *Victor*.

Par exemple, ayant constaté une étonnante indifférence de son élève au froid comme au chaud, il lui administra des bains très chauds pour l'habituer à une température confortable. Et cela jusqu'à ce que l'enfant, un jour, eût manifesté sa sensibilité par son refus d'entrer dans le bain : après avoir plongé les doigts dans l'eau, il l'avait jugée pas assez chaude à son goût.

Poursuivant le même objectif, en l'occurrence l'éducation du sens du toucher, le Dr Itard prodigua à l'enfant des « *frictions sèches le long de l'épine dorsale, et même*, écrit-il dans son rapport imprimé, *des chatouillements dans la région lombaire.* » On imagine l'effet que purent parfois induire de telles « chatouilles » placées dans ces régions, chez un jeune garçon dépourvu d'inhibitions. Cela nous permet d'examiner l'attitude du Dr Itard vis-à-vis du développement sexuel du sauvage de l'Aveyron.

Itard, qui partageait les notions de ses contemporains sur la sexualité, attribua les effets visibles de tels massages à une puberté précoce (ce qui n'était pas le cas, comme nous allons le voir). On constate la gêne de l'éducateur sur ces questions et le premier témoignage de sa répression : Il mit le holà aux chatouilles :

« Ce dernier moyen n'était pas un des moins excitants écrit-il : je me vis même contraint de le proscrire, quand ses effets ne se bornèrent plus à produire des mouvements de joie, mais parurent s'étendre encore aux organes de la génération, et menacer d'une direction fâcheuse les premiers mouvements d'une puberté déjà trop précoce[1]. »

Dans *L'Enfant sauvage*, film tiré des rapports imprimés du Dr Itard, François Truffaut s'est gardé d'évoquer tout ce qui touche à la sexualité naissante du jeune garçon. De même, lorsqu'il transpose ce qu'Itard relate de l'attachement de Victor à sa personne, il omet d'aller aussi loin que le médecin en transposant tout ce que celui-ci rapporte des gestes de Victor, gestes qui pouvaient se prêter à des extrapolations gênantes. Rappelons que le film date de 1969. Qu'en aurait-il été en 2014 ?

Je recopie, pour permettre au lecteur de juger, le passage en question. Itard explique que Victor était lié, sur le plan affectif, à Mme Guérin bien davantage qu'à lui. Mais il n'en était pas jaloux – affirme-t-il – car cette préférence était naturelle et légitime :

« L'amitié qu'il a pour moi est beaucoup plus faible, et cela doit être ainsi. Les soins que prend de lui made. Guérin sont tous de nature à être appréciés sur-le-champ ; et ceux que je lui donne ne sont pour lui d'aucune utilité sensible. Cette différence est si véritablement due à la cause que j'indique, que j'ai mes heures pour être bien reçu : ce sont celles que jamais je n'ai employées à son instruction. Que je me rende chez lui, par exemple, à l'entrée de la nuit, lorsqu'il vient de se coucher, son premier mouvement est de se mettre sur son séant pour que je l'embrasse, puis de m'attirer à lui en me saisissant le bras et me faisant asseoir sur son lit. Ordinairement alors il me prend la main, la porte sur ses yeux, sur son front, sur l'occiput, et me la tient avec la sienne assez long-tems appliquée sur ces

[1] E. M. Itard - *De l'éducation d'un homme sauvage, ou des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron.* Vendémiaire an X (1801). pp. 33-34.

parties. D'autres fois il se lève en riant aux éclats, et se place vis-à-vis de moi pour me caresser les genoux à sa manière, qui consiste à me les palper, à me les masser fortement dans tous les sens et pendant plusieurs minutes, et puis dans quelques cas d'y appliquer ses lèvres à deux ou trois reprises. On en dira ce qu'on voudra, mais j'avouerai que je me prête sans façon à tous ces enfantillages[2]. »

Encore une fois, souvenons-nous que ce texte est imprimé dans un rapport officiel et que Mme Guérin recevait du gouvernement une allocation pour la subsistance et l'éducation particulière de Victor. Si Itard avait pu rédiger un journal intime, sans doute se serait-il allé à d'autres confidences plus délicates. Celles qu'il vient d'inscrire dans son rapport officiel sont aussitôt suivies de ces lignes, qui tentent de justifier sa « tolérance » vis-à-vis de ces « enfantillages » autant d'un point de vue administratif que psychologique :

« Peut-être serai-je entendu, si l'on se souvient de l'influence majeure qu'ont sur l'esprit de l'enfant ces complaisances inépuisables, ces petits riens officieux que la Nature a mis dans le cœur d'une mère, qui font éclore les premiers sourires, et naître les premières joies de la vie. »

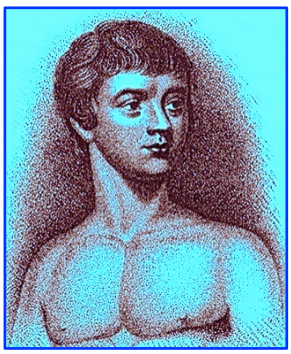
Soyons donc aussi chastes que l'auteur du rapport, et admettons que l'attention et la curiosité du jeune Victor pour la personne de son éducateur, lorsque le D[r] Itard venait le visiter dans sa chambre, « *à l'entrée de la nuit* », se soient focalisées exclusivement sur les genoux d'icelui. « *On en dira ce qu'on voudra...* »

Ceux qui ont vu *l'Enfant sauvage* de François Truffaut seront étonnés d'apprendre que Madame Guérin était mariée, que M. Guérin vivait aussi dans la même maison[3], et que le couple Guérin avait une fille, prénommée *Julie*, du même âge que Victor. Mais, à l'époque de l'expérience pédagogique d'Itard, cette fille était en pension et ne rendait visite à sa mère que le dimanche. Itard, dans son enthousiasme un peu naïf de professeur, crut déceler dans le fait que Victor était parvenu à prononcer outre le son ***O***, le son ***lli*** (mais mouillé) un intérêt pour le prénom de *Julie* et pour la fille. Interprétation erronée. Itard dut faire, quelques années après, le constat suivant :

« Mais ce qui, dans le système affectif de ce jeune homme, paroît plus étonnant encore et au-dessus de toute explication, c'est son indifférence pour les femmes, au milieu des mouvemens impétueux d'une puberté très-prononcée[4]. »

Le lecteur comprend bien ce que peuvent être ces « mouvements impétueux » : l'expression ne peut se borner à désigner les signes morphologiques de la puberté, comme la pilosité, dont l'apparition ne saurait être qualifiée d'*impétueuse*. Le D[r] Itard surveillait Victor de ce point de vue, avec appréhension, mais aussi avec l'espoir d'un effet favorable sur le développement social de son élève. Il dut déchanter :

« J'ai vu arriver, écrit-il, ou plutôt éclater cette puberté tant désirée, et notre jeune Sauvage se consumer de désir d'une violence extrême et d'une effrayante continuité, sans pressentir quel en étoit le but, et sans éprouver pour aucune femme le plus foible sentiment de préférence. »



Itard raconte comment Victor a pu manifester, en une seule circonstance, quelque volonté de se faire caresser par une femme, sans aller au-delà des premières expressions frustres de désir : il se contenta de serrer la dame au cou. « Ce fut là tout, et ces démonstrations amoureuses finirent, comme toutes les autres, par un mouvement de dépit qui lui fit repousser l'objet de ses éphémères inclinations. » Itard interpréta à tort les

---

[2] *Ibid*. pp. 49-50.

[3] Le 2[e] rapport du D[r] Itard ne le fait apparaître qu'à l'occasion d'une scène immédiatement postérieure au décès de M. Guérin, scène dans laquelle l'éducateur voit la manifestation d'un sentiment compassionnel chez son élève : Victor mettait tous les jours lui-même les couverts ; voyant la peine qu'éprouva Mme Guérin à la vue de ceux de son mari décédé, couverts qu'il avait posés sur la table, Victor prit le parti d'aller les ranger dans le vaisselier ; il ne mit plus jamais les couverts de M. Guérin.

[4] Itard – *Rapport fait à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur sur les nouveaux développemens et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron*. p. 77.

épisodes de colères de l'adolescent (pourtant nombreuses depuis son arrivée à Paris) comme résultant de ses frustrations sexuelles, et il tenta d'y remédier par les moyens traditionnels de l'époque, y compris les saignées. (N'oublions pas que la version française de l'ouvrage du Dr Tissot sur l'onanisme date de 1764). « Mais je dois dire, confesse le Dr Itard, que si j'ai obtenu un peu de calme par l'emploi de ce moyen et de beaucoup d'autres qu'il seroit fort inutile d'énumérer ici, cet effet n'a été que passager, et il est résulté de cette continuité de desirs violens autant qu'indéterminés, un état habituel d'inquiétude et de souffrance, qui a continuellement entravé la marche de cette laborieuse éducation. »

L'astucieux mais malheureux éducateur dut expliquer, dans son rapport, pourquoi il n'avait pas procédé, avec Victor, à l'enseignement du « mode d'emploi » de son sexe à l'égard des femmes, apprentissage dont il aurait pourtant, dans le cadre de sa théorie sensualiste, pu tirer un bénéfice intellectuel et de sociabilité :

« Mais d'un autre côté, en supposant qu'il m'eût permis de tenter une pareille expérience, n'avois-je pas à craindre de faire connoître à notre Sauvage un besoin qu'il eût cherché à satisfaire aussi librement et aussi publiquement que les autres, et qui l'eût conduit à des actes d'une indécence révoltante ! J'ai dû m'arrêter, intimidé par la crainte d'un pareil résultat, et me résigner à voir comme dans maintes autres circonstances, mes espérances s'évanouir devant un obstacle imprévu[5]. »

De tous les obstacles que le noble Dr Itard a rencontrés dans l'éducation du Sauvage de l'Aveyron, ceux liés aux déficiences intellectuelles de son élève prépubère ne furent rien en comparaison de ceux liés à la sexualité de l'adolescent. Le médecin, qui avait sans doute sublimé ses propres désirs, se trouva désemparé devant l'exubérance et l'absence totale de culpabilité du comportement sexuel de Victor. La patience et le courage dont il avait fait preuve jusque-là s'effondrèrent devant un phénomène dont il méconnaissait à la fois l'importance psychophysiologique et les moyens non de s'y opposer, mais de les canaliser.

Anecdote médicale et littéraire

Le marquis de Sade, les Drs Bleynie et Archambault : de l'usage thérapeutique d'un ustensile inspiré des godemichés

En cette année qui marque le bicentenaire de la mort du marquis de Sade (1740-1814) tout le monde sait – ou devrait savoir – que le marquis est mort à l'hospice de Charenton, où, après un premier séjour assez bref, il entra à nouveau le 27 avril 1803 pour y résider jusqu'au terme de son existence. Les biographes de Sade se sont intéressés aussi bien au directeur de l'établissement, François de Coulmiers (1741-1818), en raison des mauvais traitements donnés aux malades, négligences coupables qui contrastaient avec les libéralités étonnantes accordées au « divin marquis » ; il se sont intéressés au médecin en chef Antoine-Athanase Royer-Collard (1768-1825), qui avait succédé à Gastaldi, mort en 1806, et qui estimait que le marquis de Sade n'avait pas sa place dans une maison d'aliénés ; ils se sont aussi intéressés au jeune interne de dix-neuf ans qui s'occupa du marquis au moment de sa mort, le Dr Louis Joseph Ramon (1791-1875) – lequel se souvint de Sade comme d'« *un vieux gentilhomme altier et morose.* »

En revanche, il ne semble pas que ces biographes se soient intéressés au Dr François Bleynie (1783-1865). Son nom est quelquefois cité, notamment parce qu'il joignit ses protestations à celles du

[5] *Ibid*. p. 82.

médecin chef Royer-Collard contre l'administration calamiteuse de Coulmiers. Mais ils n'ajoutent quasiment rien sur lui, de sorte que l'anecdote que je vais rapporter ici me donne l'occasion de combler un peu cette lacune.

Fils d'un maître chirurgien prénommé Jean-Baptiste, et de Gabrielle Chaput, François Bleynie était né à Uzerches, en Corrèze, le 25 mars 1783. Il vint à Paris étudier la médecine et entra comme élève, le 13 avril 1802, dans la maison de Charenton, un an avant l'arrivée du marquis de Sade. Il y fit toute sa carrière, montant progressivement en échelons, comme officier de santé, médecin, chirurgien, chirurgien en chef. Il eut maintes occasions d'y croiser le marquis de Sade, pendant plus d'une dizaine d'années de leur présence dans la même maison. Par une coïncidence peu banale, une décision ministérielle le nomma médecin adjoint de Charenton à compter du 1er décembre 1814, c'est-à-dire précisément la veille de la mort du marquis de Sade, survenue vers vingt-deux heures, le 2 décembre 1814.

François Bleynie qui fut aussi le médecin de l'École vétérinaire d'Alfort, vécut jusqu'à un âge assez avancé, puisqu'il est mort à 82 ans, veuf d'Éléonore Louise Boutet, le 15 avril 1865, rue de Paris à Charenton-le-pont où il résidait.

Dr Archambault

Mais l'anecdote qui rattache encore ce médecin au marquis de Sade ne tient pas qu'à la coïncidence des deux dates les concernant : elle tient peut-être aux godemichés que le marquis de Sade se faisait livrer, pour son propre usage, notamment par sa femme, et dont il donnait dans ses lettres – aux fins d'une confection adéquate – les dimensions et caractéristiques. C'est du moins à quoi m'a fait penser un article du Dr Théophile Archambault (1806-1863), ayant pour titre : « Des pertes séminales et de leur rapport avec l'impuissance et quelques autres affections. » Le Dr Archambault – un des membres fondateurs de la Société médico-psychologique – fut nommé médecin chef du service des hommes à Charenton après le départ de Foville en 1848. Je laisse aux lecteurs curieux le soin de juger de la pertinence de mon rapprochement, par la lecture de l'extrait le plus significatif de cet article du Dr Archambault, paru le mardi 15 juillet 1856 dans le numéro 85 de *l'Union médicale* (pp 342-343) :

« En 1825, alors que j'étais à la maison de santé de Charenton, le médecin adjoint, M. le docteur Bleynie, alors mon chef de service, et aujourd'hui mon ami, me parla d'un de ses malades atteint d'impuissance, qui, attiré par les annonces des journaux, avait été demander des conseils à un certain charlatan, et avait été guéri, par l'introduction dans l'anus d'une espèce de cône en buis. J'avais oublié le procédé dans lequel je ne voyais qu'une reproduction des manœuvres honteuses auxquelles se soumettent les vieux libertins, dans les mauvais lieux[6], pour réveiller leurs sens assoupis, lorsque dix ans plus tard, je me trouvais aux prises avec une impuissance désastreuse. Il s'agissait d'un jeune homme de 26 ans, sur le point de se marier, et qui avait une frigidité absolue avec spermatorrhée ; il ne parlait rien moins que de se suicider, car la tendance au suicide est assez souvent une conséquence de cette sorte d'impuissance. Je me rappelai alors ce que M. Bleynie m'avait dit, et je conseillai à cet homme, qui toute la journée était assis, de porter, dans l'anus, une espèce d'embout, analogue à l'embout de l'extrémité d'un speculum qui était retenu par des serviettes. À quinze jours de distance, il revint me voir, m'annonçant que ses pertes diminuaient et que les aptitudes viriles commençaient à reparaitre. Il continua ; au bout de quatre mois, les aptitudes viriles étaient rétablies ; il put se marier, et vit encore, guéri de son impuissance.

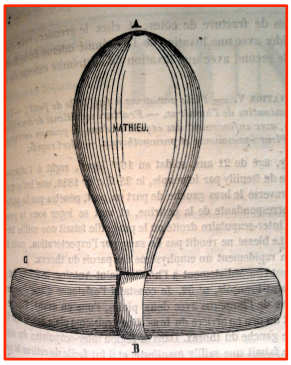
Ce fait très curieux me donna à réfléchir, et je cherchai l'interprétation

[6] Le détail « *dans les mauvais lieux* » est digne de retenir notre attention : pourquoi le Dr Archambault a-t-il cru bon d'apporter cette précision inutile ? Sans doute pour écarter l'image de l'hospice de Charenton, lieu très honnête, où il était exclu qu'un *vieux libertin* pût se livrer à des « *manœuvres honteuses* » de ce genre [N.d.É.].

du procédé étrange que j'avais employé par imitation ; »

Le Dr Archambault trouve bien entendu une explication physiologique simple (pression sur les vésicules séminales et la prostate) aux effets thérapeutique de l'ustensile qu'il perfectionna avec l'assistance d'un fabricant d'instruments de chirurgie nommé Mathieu. Voici ce qu'il en dit :

« Un peu plus tard, à mesure que les faits se multiplièrent, la forme du cône se modifia. Au lieu d'un cône très obtus, renflée vers la portion qui s'introduisait dans l'anus, on fit une olive très volumineuse, rétrécie dans le point correspondant au sphincter et fixé au ressort du bandage. Enfin, M. Mathieu, fabricant d'instruments de chirurgie, eut l'idée de supprimer tout à fait le bandage et de ne laisser que la pelote.



Celle-ci est enduite d'un corps gras, introduite dans l'anus et est retenue par l'espèce de pied que l'on remarque à sa base. L'un des pieds est une tige métallique assez longue pour s'appuyer sur le périnée, en avant et en arrière, sur la région coccygienne. »

Les illustrations des deux versions de l'instrument thérapeutique reproduites ici proviennent de l'article du Dr Archambault.

Ce médecin préconisa l'accessoire de son invention non seulement dans le traitement de l'impuissance avec spermatorrhée, mais aussi dans celui des pertes séminales sans complications érectiles et dans l'incontinence urinaire.

Il eût été intéressant que le Dr Archambault baptisât son ustensile d'un néologisme – à l'étymologie grecque, comme il se doit.

Jeu

Extraits d'un roman où les amitiés particulières apparaissent comme l'un des thèmes principaux

Quintes-feuilles a déjà publié quatre romans sur le thème des amitiés particulières, quatre romans qui sont tous antérieurs au roman de Roger Peyrefitte, prix Renaudot au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Rappelons leur ordre chronologique :

1876 (=> *Le Secret de Geri*)

1885 (=> *Une folle amitié de collégien*)

1901 (=> *Dédé*)

1913 (=> *Antone Ramon*)

Néanmoins ces romans ont été choisis parmi d'autres. Voici un exemple soumis, pour un jeu, à l'érudition de nos lecteurs. Le jeu consiste à trouver le titre et le nom de l'auteur du roman dont nous donnons ci-dessous deux extraits, roman que nous avons décidé de ***ne pas*** republier. Bien sûr, les passages choisis sont parmi les plus beaux de ce livre, à l'écriture classique.

Un « tuyau » : la date de parution de ce roman se situe à l'intérieur de la fourchette définie par les deux dates extrêmes citées plus haut : < 1876 - 1913 >

La solution sera donnée dans le ***BMQ-F*** du mois prochain. Le nom du vainqueur de ce jeu (le premier à avoir expédié la réponse correcte à info@quintes-feuilles.com), sera donné également le mois prochain, si ce vainqueur le souhaite. De même, s'il jugeait intéressant d'ajouter un commentaire, celui-ci sera publié dans le prochain numéro, aux conditions déjà indiquées pour la rubrique « libre expression ».

[1er extrait: L'émoi du premier baiser]

« Placé d'ailleurs, par la claustration du collège, dans les conditions les plus défavorables à l'aboutissement normal de son évolution sentimentale, il se produisit, en son cœur, le seul phénomène qui pût logiquement en résulter : il s'éprit d'un de ses camarades. Dès lors, tout son être subit une altération profonde, son existence intime tourna autour d'un axe nouveau. Autrefois subordonné aux

multiples aspects du monde extérieur, il portait maintenant en lui le principe des mouvements de son âme. [...]

Celui vers lequel le poussait cette obscure force d'attraction dont il éprouvait toute la douce et tyrannique puissance, Lucien, étant de deux ans plus jeune, appartenait à une autre division que la sienne. De plus, externe libre et ne venant au collège que pour les cérémonies religieuses et la durée des classes, à peine pouvait-il l'apercevoir, tandis qu'il traversait les cours. Dans la vivacité de ce premier sentiment, il triompha de tous les obstacles. Il écrivit et reçut presque aussitôt une réponse naïve et émue. « Qu'ai-je donc pour que tu m'aies remarqué ? Moi aussi, je te regardais souvent, mais jamais je n'avais eu l'espoir que tu me voudrais pour ami. » La lecture de ces phrases le jeta dans un trouble et dans un ravissement d'autant plus intenses qu'ils étaient pour lui quelque chose d'absolument inéprouvé encore. Ils continuèrent à correspondre par des billets qu'avec bien de la peine ils arrivaient à se faire passer. Et ce fut le balbutiement touchant d'un amour très pur, avec l'échange de leurs rêves d'enfants. [...] Leurs imaginations s'exaltaient en ces confidences, et leurs cœurs s'unissaient, dans une même aspiration, vers les héroïsmes futurs.

À aucun moment, cet éveil de leur sensibilité ne cessa d'être chaste, parce que jamais entre eux l'effervescence de la chair ne put prendre une complète conscience d'elle-même. La barrière qui les séparait, en maintenant leurs relations dans les limites de cette stricte communion idéale, les préserva du dénoûment malsain que le vertige, dont ils étaient le jouet, contenait en germe, comme la fleur de l'arbre recèle le fruit. La préoccupation du plaisir en suppose en effet l'expérience, ou du moins une malice précoce qu'excluait leur noblesse instinctive. Le geste de volupté qui est au fond de toute sélection sentimentale et qui n'était, ici, dénaturé que par le vice d'une éducation artificielle, n'en était pas moins, en eux, latent. Un fait ne tarda d'ailleurs pas à montrer, avec toute la rigueur d'une loi physiologique, que la caresse charnelle est la fin inéluctable de toute liaison passionnée.

C'était un soir de mai, veille d'une fête ; les élèves sortaient, un à un, des salles d'études, pour se rendre à la confession, à travers les longs couloirs mal éclairés par le jour finissant. Une animation inaccoutumée à cette heure, emplissait le collège d'un bruissement joyeux, auquel s'ajoutait, dans les platanes des cours, l'affolement des oiseaux avant la nuit. Dans l'espace, où vaguait l'odeur grisante des jardins, les hirondelles et les martinets inscrivaient la stridente ivresse de leur vol. Une douceur alanguie d'hymen était éparse en l'atmosphère. À l'appel de son nom, Paul avait rangé ses livres, était sorti et se rendait chez son confesseur, quand, dans le retrait obscur d'une marquise reliant deux corps de bâtiment, il se trouva face à face avec Lucien. Son émotion fut telle qu'il fut quelques secondes sans pouvoir prononcer une parole. Jamais il ne l'avait vu de si près, et d'être là tous deux, de façon si soudaine, lui semblait une inappréciable et divine aventure. Il connut sa voix, ses yeux et, sur le grand col blanc, le dessin délicat de son cou. Obéissant alors à une impulsion irrésistible, comme mû par une force occulte et souveraine, il l'étreignit et l'embrassa longuement au visage. En ondes pressées, le sang envahit son cerveau et son cœur, bourdonna à ses oreilles, fit papilloter ses paupières, et la sensation fut si aiguë qu'il fut sur le point de défaillir. Il se raidit pourtant et laissa son ami, en emportant à ses lèvres la saveur de ce baiser qu'une obscure angoisse, tout au fond de sa conscience, mélangea d'une singulière rancœur.

À partir de ce moment, Paul ne s'appartint plus, il fut comme possédé par cette force d'aimantation qui fit désormais, de lui, le satellite d'un autre être. »

[2e extrait : Le péché]

« À l'heure de la dernière récréation, la pluie s'est mise à tomber, en gouttes molles et larges ; une odeur de poussière et de feuilles mouillées poivre l'atmosphère, la rend plus irrespirable et plus dense.

Les élèves sont à l'abri sous les arceaux, qui bordent la cour, et dans le gymnase. Les anneaux et les trapèzes pendent immobiles, nul n'a la force de vaincre la pesanteur, de s'enlever et de s'élancer dans l'espace ; les nerfs sont tellement tourmentés par la température que la lutte est le seul jeu possible et qui puisse donner quelque plaisir, la lutte où on fait mal, en enfonçant même un peu les ongles. En un instant, le sable est violemment creusé par des couples qui se ceinturent et se renversent. Henri a déjà lutté avec Norbert, et il a mis, dans son étreinte, toute la tendresse de son affection. Grâce à une poussée plus vive que les autres, il a pu l'embrasser au cou, sans qu'on s'en soit aperçu. Il est encore tout étourdi de ce baiser et de l'impression de caresse laissée à sa poitrine par le contact du corps de son ami, lorsque Néronde, sans même le prévenir, l'enlace à son tour et cherche à le tomber. Henri se défend avec rage, et il met, dans sa fureur soudaine, toute la haine et l'aversion qu'il éprouve pour lui. Leurs têtes sont serrées alternativement si fort, sous les aisselles où elles sont prisonnières, que les gencives saignent ; la sueur ruisselle de leurs fronts sur leurs joues. Ils roulent bientôt et ils luttent longtemps pour savoir lequel sera vainqueur, et quand enfin Néronde triomphe de tout son torse penché, de sa poitrine nue, dans l'échancrure de sa chemise ouverte, et de ses yeux de fille vicieuse rivés aux yeux du vaincu, celui-ci a véritablement une sensation de vertige.

Plus tard, dans l'obscurité presque complète du dortoir, dont on a fermé les volets par crainte de la tempête menaçante, l'autre Henri, celui qui s'éveille avec la nuit, aussitôt étendu, n'est plus qu'un corps pantelant et mordu dans sa chair vive, et son délire est tel, cette fois, qu'il s'y abandonne tout de suite, sans résistance. Le cœur remonté à la gorge, le visage en feu, il attend, dans un consentement affolé, et lorsque Georges Néronde qu'un subtil instinct a sans doute averti, vient à son lit et le cherche fébrilement, il avance, lui aussi, une main audacieuse, et il goûte, désespérément, la saveur âcre, profonde et vrillante du péché. »

[NB : les dessins qui illustrent ces deux extraits sont de Michel Gourlier, un artiste admirable dont la sensibilité particulière transparaît dans presque chacune de ses œuvres.]

Histoire Une évocation des thermes romains par Cl.-Fr. Michéa

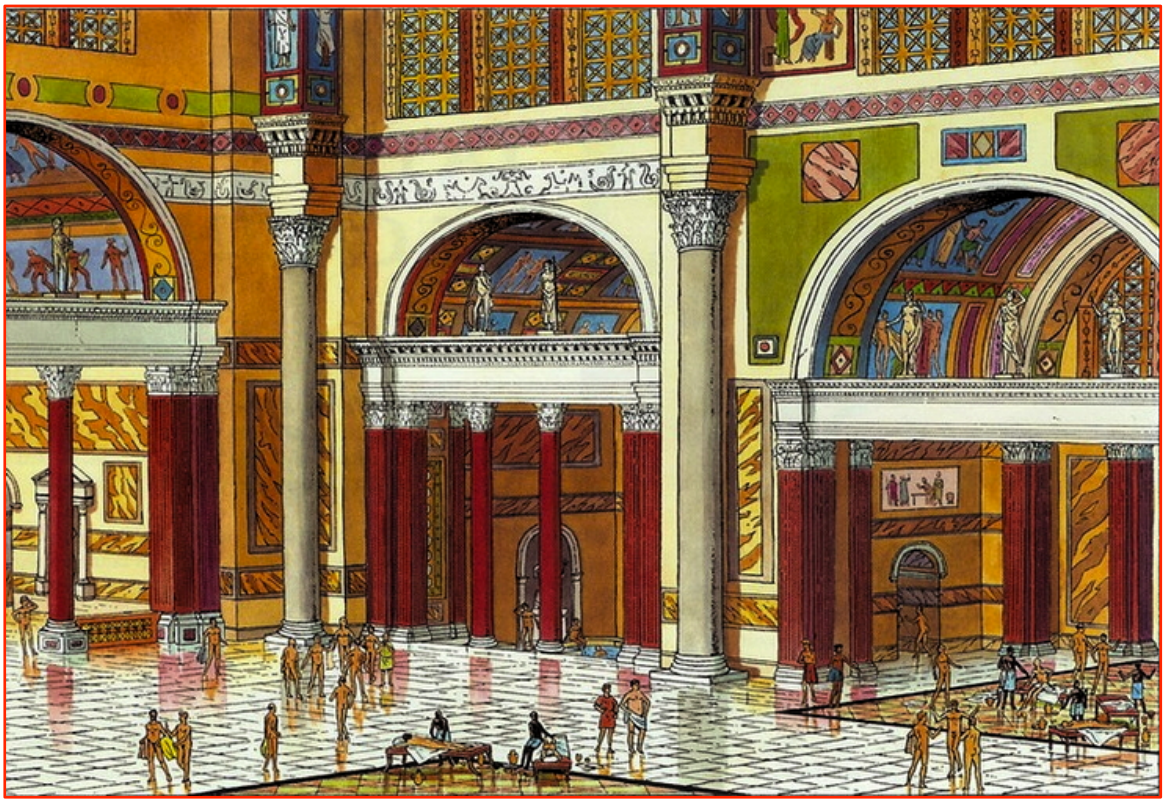
Les érudits citent encore le nom de l'aliéniste Claude-François Michéa (à qui j'ai consacré une étude qui sera publiée à l'occasion du bicentenaire de sa naissance en 2015), essentiellement en raison de son fameux article sur *les Déviations maladives de l'appétit vénérien.* On sait peu que Michéa a été un brillant historien de la médecine. Cela explique – soit dit en passant –, que les lecteurs de cet article sur les *déviations maladives* n'aient pas été intrigués par son savant historique au sujet de « l'amour grec ».

Comme historien, Michéa s'est beaucoup consacré aux biographies de médecins illustres. Mais il a abordé d'autres domaines variés, comme l'attestent ces deux extraits concernant les thermes romains, tirés d'un article intitulé *L'hygiène publique et privée des Romains, d'après les ruines de Rome et de Pompéia*.

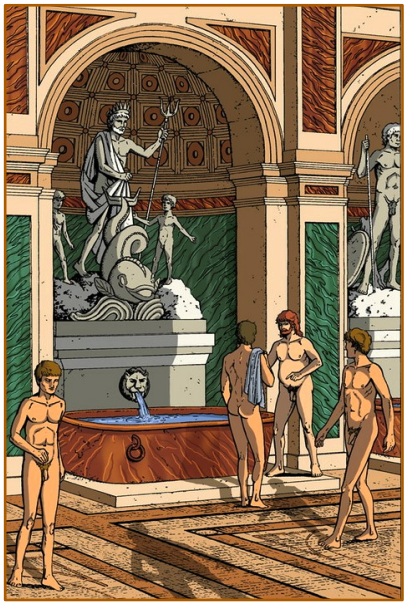
Après avoir rappelé que les premiers thermes proprement dits apparurent sous Auguste, et qu'un médecin de Marseille nommé Charmis remit en faveur les bains sous Néron, Michéa nous livre une description du luxe des thermes qui vaut une peinture riche en couleurs :

« Pour se rendre agréable au peuple et mieux dissimuler leur pouvoir absolu, presque tous les empereurs faisaient construire des thermes immenses, aussi grands que des provinces, selon l'expression d'Ammien Marcellin, où les Romains de toutes les classes venaient oublier la perte de leur liberté au sein des jouissances du luxe, au milieu des raffinemens de la sensualité et des

magnificences de l'art. Pour se former une idée du luxe qui régnait dans les bains publics, il suffit de dire que les salles étaient revêtues de marbre jusqu'à la naissance des voûtes, que celles-ci étaient ornées de dorures ou de peintures, que le pavé resplendissait de mosaïques, que la lumière se répercutait dans des lobes de cristal suspendus aux voûtes ou attachés aux murs, de manière à produire les reflets les plus éclatans. Ajoutons que les plus magnifiques candélabres qu'on voit aujourd'hui



dans les musées de Rome, que les plus hautes colonnes de granit, de porphyre, d'albâtre oriental, de jaune antique, etc. qu'on remarque dans ses églises, proviennent des thermes, et qu'on en tira les principaux chefs-d'œuvre de la statuaire antique, l'Hercule de Glycon, le torse du Vatican, le taureau Farnèse, la Flore, les deux gladiateurs, les dompteurs de chevaux de la place du Quirinal, etc., etc[7]. »



Dans le passage qui suit, Michéa évoque les mœurs romaines. Il le fait avec la prudence d'un chat échaudé. Son article sur *Les déviations maladives de l'appétit vénérien*, six ans plus tôt, lui avait en effet valu des critiques dont il lui avait fallu se défendre. Aussi respecte-t-il la doxa de l'époque sur ce chapitre en faisant plus que simplement mettre ses opinions sous le boisseau :

« Il est incontestable que, dans l'antiquité, on abusa beaucoup des bains, indépendamment du danger qu'ils avaient pour les bonnes mœurs, et sans parler des abominations qui s'y commettaient, leur usage trop fréquent diminuait les forces, plaçait le système nerveux dans un état de relâchement qui détruisait l'équilibre de ses fonctions. Ammien Marcellin assure que les maladies nerveuses devinrent très nombreuses dans l'empire romain du temps de la décadence, et saint Clément d'Alexandrie, qui vivait sous Caracalla, n'attribuait pas vainement à l'abus des bains la fréquence des syncopes et celle d'une foule d'autres symptômes nerveux qu'on remarquait chez les personnages de son

[7] *L'Union médicale* – [Feuilleton] Tome X n° 44 jeudi 10 avril 1856, pp. 177-178.

époque. Cependant, si ce père de l'Église récriminait avec raison contre ces théâtres d'orgies et de débauches, le Christianisme triomphant fit-il bien de priver l'hygiène publique d'une de ses plus grandes ressources ? Au lieu de proscrire entièrement les bains, ne devait-on pas se borner à en res-

treindre le nombre, à en limiter l'usage, à en expulser les courtisanes impudiques qui s'y montraient à la foule, ivres comme des Bacchantes et nues comme des Naïades ; à en chasser les jeunes hommes, plus éhontés encore, qui, vêtus de tuniques transparentes, épilés, le front orné de bandeaux et le cou garni de colliers, s'y dépouillaient des caractères de leur sexe au profit de leurs vices ou de leur cupidité[8] ? »

[8] *L'Union médicale* – [Feuilleton] Tome X n° 47 jeudi 17 avril 1856 p. 490.